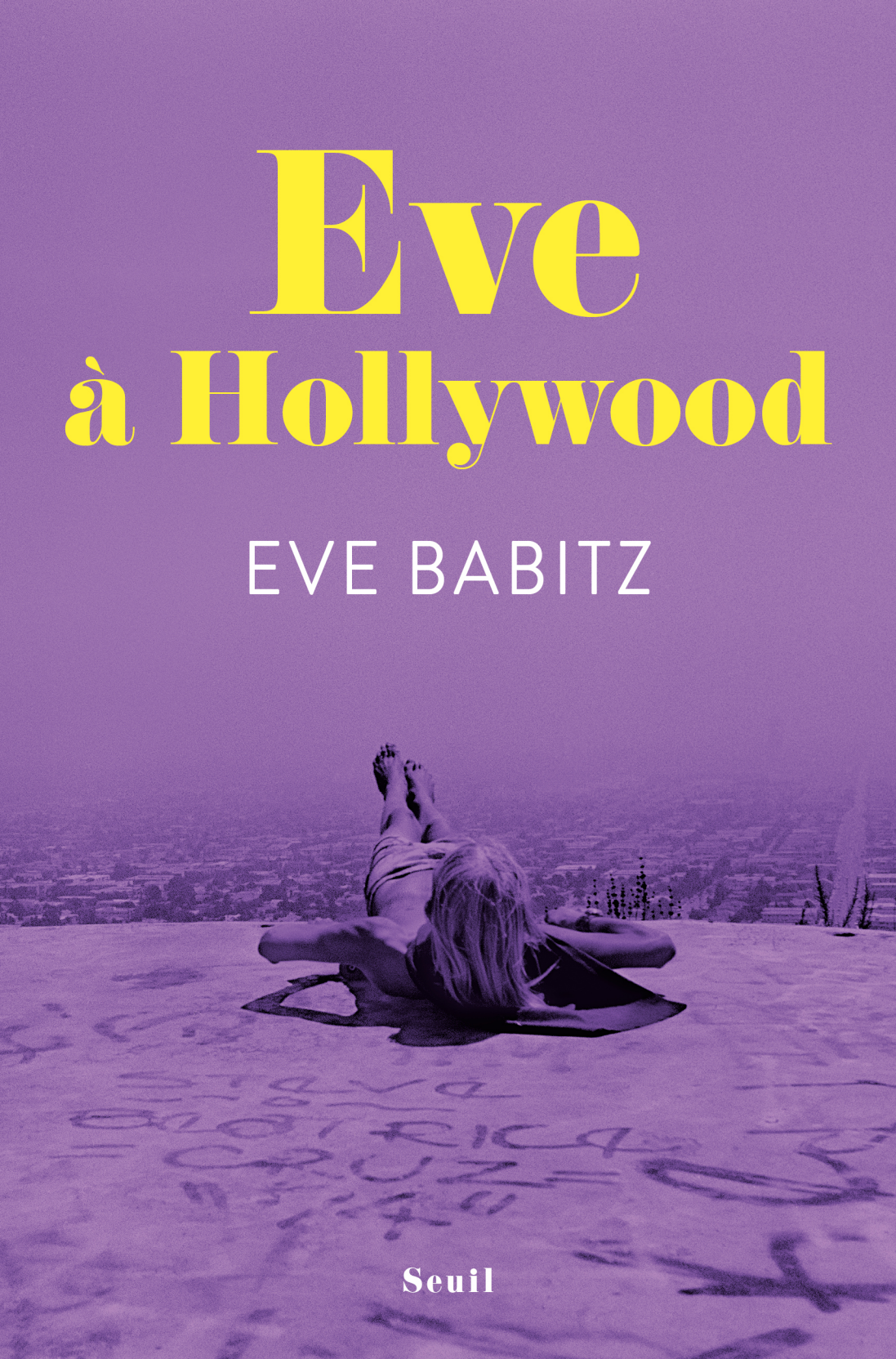
Eve à Hollywood

EVE BABITZ



Seuil

EVE À HOLLYWOOD

EVE BABITZ

EVE À HOLLYWOOD

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR JAKUTA ALIKAVAZOVIC

ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIXe*

Titre original : *Eve's Hollywood*
Éditeur original : The New York Review of Books
ISBN original : 978-1-59017-890-4

© 1972, 1974 by Eve Babitz

ISBN 978-2-02-139387-3

© Éditions du Seuil, mai 2020, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

PRÉFACE

DE LA LÉGÈRETÉ ÉLEVÉE AU RANG DES BEAUX-ARTS

J'essaime des feuillets de Babitz après moi, je traque les rares flaques de soleil sous mes fenêtres, il n'y en a jamais beaucoup, jamais assez. À chaque fois qu'elle évoque, d'une manière ou d'une autre, une forme de *confinement*, au sens propre ou figuré, je sursaute. Je ne me souvenais pas que ce terme apparaissait dans ces textes – c'est pourtant moi qui les ai traduits. Dans une autre vie, en tout cas un autre monde : le mot n'avait pas alors la signification qu'il a pour moi aujourd'hui, comme je relis ces pages. Le contexte fait la lecture et moi, ce livre, je le lis en avril 2020, et quiconque aura survécu à avril 2020 comprendra parfaitement ce que je veux dire.

Je les lis en avril 2020, à Paris, ville qu'Eve Babitz n'aimait pas – les gens y sont « trop petits et trop cachottiers », description qui, je dois l'avouer, me correspond pas mal. Ça dépend des jours, disons. Ça dépend des souliers. En ce moment, je vis pieds nus, ou en Furlane. Les Furlane sont de fins chaussons de gondolier vénitien. En velours, dans le cas présent, rose. Même si l'autre jour j'ai mis mes plus belles chaussures, ouvertes, talons de 8 cm, pour une conversation. Téléphonique. En avril 2020, à Paris, on fait ce qu'on peut.

Heureusement, Babitz est là. J'écris Babitz, même si dans ma tête je l'appelle Eve, c'est une drôle de chose, la traduction. Ça induit une drôle de proximité, qui se rit des distances,

physiques, culturelles et temporelles. Moi, Babitz (lisez : Eve), je l'adore. Elle est le produit de cette Californie rêvée qu'elle a, en retour, contribué à construire. Sa voix est d'une fraîcheur folle ; elle a, pour ainsi dire, le don de la jeunesse éternelle. Et, sous ses airs candides (vrais ou faux, qu'importe ? En Californie comme en littérature, la différence n'existe pas, il n'y a que ce qui sonne juste), elle a tout compris à la légèreté. La légèreté, selon Babitz, c'est à la fois une forme de courtoisie élémentaire et une hygiène de vie. Une discipline, dans tous les sens du terme, y compris artistique. Eve, en une phrase ? Quelle joie, malgré tout, d'être qui l'on est. Quelle joie d'être qui l'on est et de pouvoir admirer le ciel. Voilà ce qui revient infatigablement sous sa plume. Voilà pourquoi on l'aime.

Non contente de s'y rouler avec une évidente sensualité, dans cette jeunesse éternelle – cette Californie éternelle, qui pourtant n'aura duré qu'un instant (à supposer qu'elle ne soit pas une fiction pure) –, elle a la grâce de la prêter à tous ceux qu'elle évoque. Ceux dont le nom demeure connu, ceux dont le nom est tombé dans l'oubli, ceux qui n'auront jamais été que des prénoms, moins que cela même, des regards croisés à la plage ou au drugstore : tous, lorsqu'elle les évoque, revivent et rayonnent. Suzanna sans-nom-de-famille, entraperçue à une fête dantesque, identifiée et identifiable à son tatouage sur le poignet, existe autant, le temps d'un paragraphe, que Marianne Faithfull qui, affirme-t-elle, a 36 paires de chaussures mais vit pieds nus (comme moi) et trimballe partout des livres de sorcellerie – « sauf qu'ils sont *tout neufs* ».

Nous sommes en avril 2020. Le soleil brille – à l'extérieur. Il me manque et c'est un manque physique, une sensation que je n'ai jamais éprouvée comme je l'éprouve en ce moment. Qu'à cela ne tienne, ces chroniques hollywoodiennes sont, en

elles-mêmes, une excellente source de lumière. Le soleil brille depuis des décennies entre ces lignes. Eve Babitz raconte ses journées au bord de l'océan, moi j'aimerais raconter mes journées au bord d'Eve Babitz, mais ce seraient là des chroniques à part entière. L'époque révolue qu'elle nous conte semble d'une telle insouciance qu'on se demande, en avril 2020, si vraiment elle a pu exister. Qui sait ? Peu importe. Qu'elle soit réelle ou fictive, ou encore de cette réalité propre aux fictions, elle vit dans ces pages. De la légèreté élevée au rang des beaux-arts.

— JAKUTA ALIKAVAZOVIC

CHER LECTEUR,

Je voulais vous dire quelques mots à mon propos. Ce que je suis vraiment, c'est une artiste, pas un écrivain. Et j'aime la façon dont les chiffres arabes paraissent ne pas avoir été écrits sur une page. Quand je dis que quelqu'un a 15 ans, j'aime l'apparence de ce 15. J'aime l'apparence de 9 millions mais je déteste celle de neuf millions. 9, ça me semble davantage un chiffre.

Et puis, je pense que les lieux devraient toujours s'écrire avec une majuscule. Le Nord, le Sud, l'Est et l'Ouest sont des lieux, à mes yeux, peu importe ce qu'en pensent les autres. Quand je pense au Nord, c'est avec une majuscule. L'Ouest, en particulier, est un endroit tout ce qu'il y a de sérieux et devrait TOUJOURS s'écrire avec une majuscule. De même, il me paraît plus aventureux de partir vers l'Ouest que vers l'ouest.

Vu que ceci est mon livre et qu'on a connu l'avènement de James Joyce, pourquoi ne pas simplement me laisser faire à ma guise ? Il s'agit de trois fois rien, et imaginez un peu, je pourrais être James Joyce et écrire tout un tas de choses en latin et tout ça.

DÉDICACE

À Mae et Sol Babitz, avant tout.

Mais aussi à Mirandi et Laurie, qui vivent près de la mer.

Et à Diane Gardiner, sans qui moins d'arrangements bizarres pourraient ne pas être instigués.

Et à Earl McGrath, à qui je reconnais devoir Tout.

Et au président de maison de disques que j'ai choisi, Ahmet Ertegun.

Et à tout autre cadre d'Atlantic Records qui m'a invitée à dîner et le refera, ou qui a dit, « Tiens, fais cette pochette d'album ».

Et à Annie Leibovitz et son fidèle compagnon, Citizen Wenner, amassant mousse au Nord. Et à Grover Lewis, qui dissipe la tristesse avec ses yeux bleus dans une ville bleue aux tapis bleus, à la texane. Et à Sara, Charlie et la fille à la coke.

Et à Brian G. Hutton, toujours le Prince, mais pas Charmant, Dieu merci.

Et à Carol Grannison-Killorhan, hôtesse de sanctuaires et experte en dinde.

Et à l'agent hollywoodien énergique de mon choix, Mike Hamilburg, les yeux verts. Et à l'éditeur bostonien de mon choix, Seymour Lawrence, client difficile.

Et à Ginny Ganahl, si vous ne savez pas pourquoi, c'est peine perdue.

Et au Beverly Hills Hotel.

Et à Robert L. Marchese, mon partenaire dans nos échanges très Lawrence d'Arabie. (Un sacré beau diable.)

Et à Marva, la meilleure coiffeuse du monde, en plus elle vous rend belle.

Et à la bière Rainier.

Et à Andy Warhol et Paul Morrisey, je ferais tout pour eux, si seulement ils me payaient.

Et aux Didion-Dunne, car ils doivent être qui je ne suis pas.

Et à Ned Doheney, des cartes postales de paons hollywoodiens sexy.

Et à tous ces beaux diables d'artistes, surtout Ron Cooper, le possédé, et Wudl et Larry Bell, le maître du verre, et Billy Al Bengston, que je prie de m'excuser d'avoir éteint ma cigarette sur son sol blanc, il y a 10 ans. Et Kenny Price. Et Ed Ruscha, un homme aux goûts simples, mais personne ne fait ce genre d'ailes, et le voilà coincé avec une Rolls blanche – sans ailes.

Et à Barney.

Et à Derek Taylor. Dis-leur, Derek, combien je suis géniale. Comme la fois où tu m'as présentée à un Beatle comme « la meilleure nana d'Amérique ».

Et à Robert et Harry Deutsch pour leurs époustouflantes ruées dans la culasse. Et pas Phyllis.

Et à Marie, une vraie amie.

Et à L. Rust Hills pour l'histoire des glaces, et celle sur le fait de choisir un camp et les anagrammes. Cet *Esquire* part à vau-l'eau. Le mien, c'est Babe Vizet.

Et aux œufs Bénédicte au Beverly Wilshire.

Et à Ingolf Dahl, Clark House et autres jadis.

Et à Marcel Duchamp, qui m'a battue à son propre jeu.

Et à Jim Morrison, trafiquant d'armes sur les traces de Rimbaud.

Et à Stephen Stills pour « Everydays » et pour m'avoir confié les visuels.

Et aux limandes chez Musso, aux aubergines à la florentine, au type qui fait les crêpes et au type du parking (pas celui sur site mais l'autre, celui qui va garer la voiture, le jeune). Et aux soufflés au crabe chez Don the Beachcomber.

Et à Joseph Heller, Speed Vogel et le type qui a filé avec la baby-sitter. Et à l'inspiration de Milo Minderbinder.

Et à Anne Marshall, qui est notre belle amie à tous.

Et à Michelle Guilliane pour m'avoir appelée avant de ramener Kim Fowley chez moi.

Et à Kim Fowley, au moins pour les 6 $.

Et à Van Dyke Parks pour ce qui lui plaira.

Et à Simon Rodia.

Et à la majesté des montagnes violettes au-dessus de la plaine fruitée.

Et à Linda Ronstadt pour « Long, Long Time », les boucles d'oreilles, l'Arizona, et cette voix, mon Dieu.

Et à Glen Frey des Eagles, pour qu'il continue à m'adresser la parole.

Et aux pages « livres » du *New York Times* et tous leurs critiques.

Et à Chuck Berry, bel homme aux yeux bruns qui sait ce qu'il aime, même si c'est la pelouse artificielle et 21 télés.

Et à Bo, pour nous avoir prévenus, pour le lit.

Et à Sara Harrison, Noel Harrison, Simon Harrison, Harriette Harrison, Kathy Harrison, Zoe (mon amie) Harrison, Margaret Harrison et les nouveaux jumeaux.

Et à Stuart Reed, en qui je crois.

Et à Jackson Browne quand même.

Et à Billy James, qui m'a sauvée.

Et à Virginia Team, ceux qui la connaissent savent pourquoi.

Et à Aivars Perlback.

Et à Pauline Kael, qu'on a découverte un jour glorieux sur KPFA et dont les phrases ne s'analysent pas grammaticalement non plus. (Il m'a dit la même chose. J'étais abasourdie.)

Et à la bienveillance à venir de Consumer's Liquor, le meilleur magasin de spiritueux en Amérique, bien nommé avec ça.

Et au Chateau Marmont.

Et à Joseph Cornell. Un Vrai Artiste.

Et aux tempura.

Et à Camilla McGrath.

Et à Terry Melcher, pour « Culver City Blues Again ».

Et à Dickie Davis, loyal en dépit de l'accident sur le sol des toilettes des femmes du Troubadour.

Et au Dr Boyd Cooper, gynécologue hors pair.

Et à Kate Steinitz, qui aimait mes collages avant même que je sache les faire.

Et à Jock, Michaela, Nini, Jocky, Brook l'impossible et aux os à moelle mimosa, aux tourtes au fromage et au cresson, à tout ce qui relève de la vinaigrette ainsi que du vin honnête.

Et à Mr Major, pardon d'avoir fini comme ça.

Et à la terre, à la plage, aux arbres, aux collines, au ciel, au Bradbury Building, au Broadway Hollywood et à toutes les fleurs au printemps.

Et à Marc Foreman et Wilhelm Reich.

Et aux autoroutes.

Et à Dan, Mrs Alcerro et l'épisode Valentino.

Et à Orson Welles, la lumière de ma vie.

Et aux temps immémoriaux et à la suspension de l'incrédulité.

Et à Connie Freiberg, les croix qu'elle portait étaient en cheveux d'ange mais lourdes sur des épaules brûlées comme les siennes.

Et à Michael et Sheila Rainey pour les folies romaines, le curry et les tours pendables.

Et à Marcel Proust.

Et à Sally Stevens.

Et aux « Poèmes déjeuners ».

Et à Sandy & John Gibson, renvoyés là-haut.

Et à Fred Roos, un autre cheik qui pourrait distribuer les rôles dans ce film, et à son chien silencieux, Rover.

Et à Alan Sororti, notre membre de l'assemblée législative au régime.

Et aux petits gâteaux, aux lapins en chocolat, Pupi's, Clifton's et beignets de fleur de courge à la Ron Cooper.

Et à David Anderle et Michael Monroe pour être montés d'un cran.

Et à Michael McClure, dont les secrets sont bien à l'abri dans la tête de Jean Harlow.

Et à Marshall Ephron pour le premier livre et l'Ubu mariachi.

Et à Kuilli Anton, la plus belle fille de Lake Arrowhead.

Et à Bonnie Jean, The Fred C. Dobbs et le chili psychédélique.

Et à la crème aigre.

Et au Hawaii Theater de ma jeunesse.

Et aux Noces.

Et à Terry O'Shea et ses baguettes magiques en ivoire et émeraudes en plastique qui brillent dans le noir, il n'aurait jamais dû le dire.

Et à Joyce Haber et son Francis Albert, une Saga de L.A.

Et à Jack Smith, le cruel chroniqueur.

Et à Claudia Martin pour la vie de Ginny.

Et à David Geffin et au Picasso perdu retrouvé à Silver Lake. Je pense encore, David, que c'est Picasso qui est venu le récupérer.

Et à Colman pour le vin.

Et à Mrs Bungay pour le manteau de fourrure du Nouvel An, juste comme ça.

Et pour ce Nouvel An, et un Wudl, un Dill et un Arnoldi chez Berrigan et le mole. Ah non, Arnoldi est mort.

Et à Brandon's Memorabilia, au 13 East 53rd Street, au 2e étage, là quand j'en ai eu besoin.

Et à Michael Bloomfield, sa guitare ardente et son regard frais, ou l'inverse.

Et à Paul Butterfield, derrière son mur, un harmonica y joue, l'herbe doit y être plus verte, comme je me dis toujours.

Et au Corey's.

Et à la couleur verte.

Et au See's Candies, le Bordeaux étant un favori jamais oublié.

Et aux petits gâteaux. Et aux petits pains.

Et à Leon Bing, une fille qui revient de loin.

Et à Michael Elias, en grève !

Et aux Ford, les Harrison, pas les Henry.

Et à Diana Gould, femme de nuits tempétueuses, de journées larmoyantes, qui sait rire.

Et à Jack Gross et au Chateau Nose.

Et aux miroirs. Surtout ceux qu'on peut manipuler.

Et aux FRAISES et aux ASPERGES, la saison est là.

Et au Champagne et à Pâques.

Et à la manière dont la chantilly est servie dans une saucière en argent au Polo Lounge quand on commande un Irish

Coffee. Et à la manière dont la chantilly est servie dans un gobelet en argent au Cafe Antico Greco de la Via della Croce à Rome quand on commande un chocolat chaud con panna (panna c'est la chantilly en italien).

Et au Tartuffo con panna de la Via Buffalo ou de la Piazza Navona, où on se dit qu'enfin on a eu sa dose de chocolat. Et c'est peut-être le cas.

Et au samedi.

Et à Nick, chez Custom Print.

Et à David Giler, qui ne peut pas être devenu ce que Mr Major aurait voulu, lui non plus. Avec Nancy Kwan et tout ça…

Et à Fred Myrow et son épouse, Elana, malgré le dîner.

Et à Alan King Moffitt et Frances pour mes dents (les plus belles de toute la famille).

Et à Sœur Mary Agnes Donahue pour son air de carte à collectionner et pour avoir quitté le jardin pour de bon. Et à Goode.

Et à MacGillivray et Nuuhiwa pour cette plongée dans le sang de la mer.

Et à Guido et Adolpho.

Et à Art Pepper, merci de jouer SI bien. Et de ne rien cacher.

Et à Wickham et Ochs, un mariage de raison.

Et à Clair Miller.

Et aux Desbutol, Ritaline, Obertrol et toute forme de speed. Ce n'est pas que je ne vous aimais pas, c'est que c'était trop dur.

Et à Dennis Morgan, Valentines, Enrico Macias et *les choses françaises**[1].

1. Tous les termes en italiques suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original.

Et au Photomaton.

Et au retsina bon marché.

Et aux téléphones.

Et à l'observatoire où j'essayais de retrouver James Dean après sa mort.

Et au mot brouhaha.

Et à Steve Martin, la voiture.

Et à celui dont l'épouse serait hors d'elle si j'incluais ne serait-ce que ses initiales.

Et à Margaret.

Et à Chico avec amour et abjection et un *hi-ho silver*.

« Vous venez d'où ?
– Hollywood.
– Et vous y êtes née ?
– Oui.
– … C'était comment ?
– Différent. »

FILLES DES TERRES VAINES

Ma mère a émigré à Los Angeles, toute jeune, durant la Grande Dépression. Dans sa ville d'origine – Sour Lake, au Texas – se trouvait un prêtre catholique qui était né, avait vécu et avait été formé à Chicago. Il comprenait parfaitement ma mère et son besoin absolu de quitter Sour Lake et c'est lui qui a organisé son trajet pour Hollywood, avec des amis à lui ; je crois qu'il lui a aussi trouvé un petit boulot. À une époque, elle travaillait comme réceptionniste pour ce médecin dont la femme, Mary Astor, notait dans son journal les moindres détails de sa liaison avec George Kaufman, mais je ne crois pas que ce soit ce job-là que le prêtre lui avait dégoté.

Ma mère fut transportée par Los Angeles, la ville lui fit un tel effet qu'elle devint artiste. Elle dessinait les maisons parce qu'elle les aimait.

Mon père, lui, a émigré à Los Angeles à 16 ans, quittant Brooklyn avec sa mère, son père et ses deux sœurs. Ils se sont installés à Boyle Heights, où vivaient alors tous les Juifs de L.A. La tante de mon père, la sœur de ma grand-mère, était actrice de cinéma. Pas une vedette, mais elle avait quand même du poids. Elle jouait les mamas yiddish, elle a touché un vrai pactole. Depuis tout petit, mon père jouait du violon classique, et il avait remporté la médaille d'or du meilleur jeune violoniste de New York à 15 ans.

À cette époque, signer un contrat de musicien en studio n'était qu'affaire de népotisme, et ce serait encore le cas de nos jours, s'il restait des musiciens sous contrat. Ma grand-tante, Vera Gordon, l'actrice de cinéma, convainquit son ami Harry Lubin de donner à mon père une chance de jouer dans l'orchestre, ce qui serait une planque en or, avec très bon salaire et sécurité de l'emploi. Pour son bout d'essai mon père a opté pour un morceau de Stravinsky.

« Et comment diable aurais-je pu dire s'il touchait sa bille ? s'esclaffe Harry, toujours ravi de la bonne blague que mon père lui a faite, en toute solennité. Même moi, je ne pouvais pas suivre la partition pour m'assurer qu'il jouait juste ! »

Toute ma famille étant dans « Les Arts », on a donc grandi dans un bain d'« Art », ma sœur et moi.

Je ne sais plus quel âge j'avais quand j'ai entendu dire pour la première fois que Los Angeles était une « terre vaine » ou « sept banlieues en quête d'une ville », ou l'une ou l'autre de ces étranges remarques dont les gens se fendent parfois.

Mais pour nous qui y grandissions, c'était tout sauf ça.

D'une part, il se passait toujours mille choses, la maison était pleine de monde, ma mère donnait constamment des soirées, des dîners.

« Terre vaine », c'est une expression que je ne comprends pas, de toute façon, car concrètement, comment y croire, franchement – avec tous ces citronniers et ces fleurs, partout.

Je sais qu'ils parlaient de l'aspect culturel. Mais ils avaient tort.

Culturellement, L.A. a toujours été une jungle moite, bruissant de projets propres à L.A. que les gens d'ailleurs ne voient tout simplement pas, j'imagine. Et puis il faut une certaine forme d'innocence pour aimer L.A. Une forme de joie toute

simple est requise pour y être heureux, pour élire cette ville et y être bien. Quand on n'est pas heureux, on lutte contre la ville, on la traite de « terre vaine » et d'autres termes des plus utiles.

Vera Stravinsky m'a dit un jour qu'en 1937 elle s'est rendue, dans un convoi de quelques limousines, à un pique-nique préparé par Paulette Goddard (« qui était un fin gourmet… », dit Vera). À ce pique-nique se trouvaient les Stravinsky, Charlie Chaplin et Paulette Goddard, Greta Garbo, Bertrand Russell et les Huxley. Ils sont montés en voiture pour trouver un endroit propice, mais rien ne se présentait et ils ont roulé, encore et encore. Il y avait eu une longue période de sécheresse et tout était sec, pas un brin d'herbe à l'horizon, puis ils ont fini par apercevoir la « rivière » de L.A. et décidé d'étendre leur couverture sur ses berges ridicules et de faire contre mauvaise fortune bon cœur. La « rivière » est un filet d'eau qui n'a guère de rivière que le nom ; même après trois mois de déluge, elle échoue encore à faire illusion. Quoi qu'il en soit, ils ont sorti la nourriture, champagne, caviar, pâté, tout ça, et se sont installés au bord de la « rivière », sous un pont que traversaient les voitures.

« Hé ! »

Ils ont levé les yeux, un policier à moto les toisait, l'air mécontent, les poings sur les hanches.

« Oui ? » fit Bertrand Russell, se levant pour lui parler.

Un panneau signalait l'interdiction de pique-niquer près de la « rivière ».

Le policier l'a désigné, puis a regardé Bertrand Russell : « Vous ne savez pas lire ? »

Et même si les détails varient, si ce n'était pas cette année-là, si les Huxley étaient absents, ça reste une histoire de L.A. et de ses « terres vaines ». Une vraie histoire de L.A.

Le flic n'a lâché l'affaire qu'en reconnaissant Garbo.

Mon enfance regorge d'anecdotes de la même eau. Les Soirées sur le Toit, les Festivals d'Ojai, ces concerts de nos terres vaines. La ville n'est à l'initiative d'aucun de ces deux événements, car la ville de Los Angeles se moque depuis toujours de la culture. Comme de sa première chemise – et puis c'est tout. Donc ces Soirées sur le Toit, c'était des petits concerts de musique de chambre joués par des musiciens de studio (et néanmoins de vrais musiciens, comme mon père) et les Festivals d'Ojai, eux, avaient pour mécènes les dames d'Ojai, une petite communauté de vieilles dames séduites par John Bauer, un Anglais, qui réalisait des tas de choses à Los Angeles, purement grâce à son charme et à son énergie, et tout ce qu'il faisait, il le faisait parce qu'il était, avant tout, un gosse. Et les gosses aiment L.A. Un gosse d'1 mètre 95.

Le Luau, un restaurant polynésien kitsch, était la cantine préférée de Stravinsky. Seuls les gosses l'aiment.

Mon père collectionnait les disques de Dixieland. Il a des milliers de vieux 78 tours, et j'ai grandi au son de Leadbelly chantant : « … *fly to the east, fly to the west, fly to the one that you love the best* ». Quand on a été assez grandes, il nous a passé des disques cochons de Bessie Smith. Et quand on a été grandes pour de bon, il nous passait des disques qui déchiraient comme « If You're a Viper », où Stuff Smith faisait mine, ou pas, de tirer rapidement sur un joint avant d'entonner « *Dreamed about a reefer, five feet long… the Mighty Mezz, but not too strong* ». Et je savais qui c'était, Mighty Mezz. Je n'étais pas carencée culturellement.

Mon père se lançait dans des bœufs avec Stuff Smith et Nat King Cole dans un bar en face de NBC, au croisement de Sunset et Vine, où il était musicien de studio.

Les musiciens de studio, comme les musiciens en général, ayant passé toute leur vie à répéter et peaufiner des détails, sont des hommes à part. La règle générale, qu'acceptent tous les interprètes, veut que les violonistes aiment les femmes dans une mesure extravagante, alors que les hautbois, eux, sont dingues et les cors d'harmonie sexy. Le reste, c'est des clampins, si vous voulez mon avis, et à une répétition de l'orchestre philharmonique de L.A., tout ce qu'on voit c'est une bande de comptables en chemises à carreaux – c'est là qu'on se rend compte que les musiciens sont les adorateurs de l'art les plus innocents qui soient. Imaginez un peu de vous confiner aux marges d'un orchestre, mené à la baguette, à interpréter un machin composé il y a 200 ans !

Les seuls musiciens qui venaient chez nous, en général, étaient soit des gens comme Stuff Smith, qui était fou, soit des compositeurs. Les musiciens étaient trop clampins pour que mon père souhaite leur consacrer plus de temps qu'il n'en passait déjà en leur compagnie.

Les chanteurs d'opéra, en revanche, c'est une autre histoire. Un jour, je suis entrée dans le salon durant une répétition de mon père. Assis à la harpe, il expliquait Palestrina sur un ton sérieux et sur une chaise pliante, en ballerines roses, les jambes croisées gentiment aux chevilles quoique posées sur une autre chaise, se trouvait une adolescente. Elle portait une veste en plaid verte, un pantalon à carreaux vert et un polo de l'Ivy League. Sa tête rousse était hérissée de bigoudis et elle avait noué un foulard sur ses cheveux, comme on faisait toutes dans mon lycée, cette année-là. Ils ont levé les yeux quand je suis rentrée de classe. Je ne les ai pas interrompus, je suis montée dans ma chambre. La voix qui s'est élevée ensuite venait d'une source cristalline, d'un fjord : froide, claire, insouciante. Ça a

bien failli me briser le cœur – ce son. J'ai balancé mes livres sur le lit et me suis précipitée dans le salon. C'était l'adolescente qui chantait.

Assise dans l'escalier, j'ai suivi la fin de la répétition. Elle n'a jamais enlevé ses ballerines de la chaise et elle a chanté en italien, en bas latin, en allemand et en français, entremêlés de paroles prononcées dans ce filet d'anglais californien qui dit « *wader* » pour « *water* ».

Elle était ce qu'à Hollywood High, mon lycée, on appelait « mignonne ».

À la fin, mon père m'a dit qu'il s'agissait de Marni Nixon. Marni Nixon savait tout faire. Chanter des chants médiévaux, doubler *West Side Story*, *The King and I*, et elle avait quelques enfants. C'était l'une des habitantes des terres vaines.

Marilyn Horne, la chanteuse d'opéra dont le *New Yorker* affirme que ses amis l'appellent « Jackie », est en effet Jackie pour ses amis, même moi. Un jour, elle m'a dit qu'elle partageait mon opinion concernant Marni Nixon, et plus encore, « mais quand même, quelle hauteur de ton… sans compter sa tessiture… » Je suppose qu'elle voulait dire que Marni chantait toujours juste, avec sa voix cristalline, haute, s'élevant sans forcer, et son ton…

Joseph Szigeti, le violoniste qui est mort récemment, vivait à Palos Verdes. Je l'adorais et lui, comme il répondait à mes lettres, devait bien m'aimer. Il vivait dans la plus belle maison que j'aie jamais vue de ma vie, c'est là que j'ai goûté mes premières figues. Avant, je refusais d'en manger car je croyais qu'elles menaçaient affreusement mon bonheur, mais là, dans sa maison sur la colline, surplombant le Pacifique, avec sa piscine ovale bordée de pots en béton débordants de géraniums, ses verres en cristal, son vin blanc (même pour les petits) et

sa merveilleuse épouse, j'ai pris des figues. J'étais heureuse que mon père et lui soient amis, du reste mon père avait toutes sortes d'amis fabuleux.

Par exemple, un compositeur nommé Bennie Herrmann. Bennie Herrmann, d'après les génériques, signait la bande originale de la plupart des films d'Alfred Hitchcock et *Citizen Kane*. Mais j'ignorais tout ça, comme j'ignorais son passé au Mercury Theater. Ma sœur et moi, on les adorait, sa femme et lui, ils nous invitaient à piquer une tête dans leur piscine l'été, et nous, on avait l'impression d'être montées directement au paradis. Lucy Herrmann, son épouse, servait de la limonade que nous buvions en flottant sur des matelas, et elle nous racontait des histoires de sa belle voix de diplômée de Vassar. En fait, même maintenant, il me faut vraiment un certain temps pour éprouver le moindre agacement face à l'une de ces voix de Vassar, parce que c'était celle de Lucy et qu'on était tout bonnement folles d'elle. En vérité, c'est tout récemment que j'ai croisé une fille qui usait et abusait de « C'est divin ! », lancés comme ça, en l'air, au point qu'elle a pris le dessus sur mes souvenirs de Lucy et que la HAINE bien naturelle que la plupart des Américains éprouvent pour ces sonorités nasales snobinardes a rejailli.

Eugene Berman, scénographe du Metropolitan Opera et peintre merveilleux, était marié à Ona Munson (la mère maquerelle dans *Autant en emporte le vent*, que Vivien Leigh jalouse car Clark Gable traîne à la maison close) et ils vivaient à une rue de chez nous. Elle, je ne l'ai jamais rencontrée, je ne connaissais que lui, et il s'est comporté en prince jusqu'à ce que je grandisse, après quoi je me suis retrouvée à la même enseigne que les autres adultes, en butte à son impatience capricieuse et à ses remarques désagréables. Mais, quand on n'était pas en ville, il

se mettait à vous envoyer des lettres, il m'en a écrit une juste avant sa mort. De chez lui, à Rome – il me disait qu'il n'était pas malade, qu'il se portait comme un charme.

On ne s'est jamais autant amusés que quand Edward James, de passage en ville, nous a raconté sa vie. Edward James, un Anglais de mère américaine (« du coup, chaque chambre avait sa propre tuyauterie, sa propre salle de bains, et à l'époque, on jugeait ça obscène ! » riait-il). Pauvre Edward, un jour il m'a confié : « Quand Papa est mort, ils venaient de modifier les droits de succession, Maman et les filles ont eu 10 000 £ chacune et moi, je n'ai eu que les châteaux et les tableaux ! » Edward est perpétuellement catastrophé. Certaines des choses qui lui arrivent, même une salve de mitraillette ferait pâle figure en comparaison. Pour commencer, Edward collectionne les serpents. Il les aime et les a emmenés au Prado, à Mexico, où l'un s'est sauvé dans le hall. Edward est le premier non-Français à avoir acheté un Picasso (« Plus tard, je l'ai échangé contre 40 000 têtes de bétail et un État dans le sud du Mexique »). Il est venu en Amérique pour voir son « cheeer ami, Lawrence », à savoir D.H., mais Lawrence est mort peu après, du coup Edward et Huxley ont dérivé vers l'Ouest, vers L.A. « À l'époque, j'écrivais un roman, nous a expliqué Edward, et je voulais l'appeler *Jouvence*, mais Aldous m'a piqué le titre, voyez, qu'aurais-je bien pu y faire. » Edward a tout de même écrit un roman, *Le Jardinier qui a vu Dieu*, tout bonnement merveilleux, d'une façon tout ce qu'il y a de plus dandy et fantastiquement anglaise, et il y consacre un passage à Ottoline Morelle qui est divin, mais le livre entier l'est, divin, et s'il n'a pas marché, c'est, je suppose, parce qu'il était si riche que personne ne le prenait au mot. En 1939 ou 37, Edward a conçu le pavillon de l'exposition universelle avec Dali. Edward James, autre

exemple de notre carence culturelle, des terres vaines et désertiques où nous vivions. Edward m'a dit que j'étais aussi belle que l'arrière-petite-fille du Marquis de Sade – non, plus belle encore ! La copine assise à côté de moi a failli crever d'envie et de dépit, le Marquis étant sa personne préférée au monde.

Kenneth Rexroth et Kenneth Patchen sont tous les deux venus à la maison pour des lectures de poésie. Ma mère adorait la poésie mais ma sœur et moi, ça nous rendait folles d'ennui, et on finissait par convaincre quelqu'un comme Lucy Herrmann de venir nous raconter des histoires dans la pièce d'à côté. Ou de nous tenir compagnie dans la cuisine, où ma mère, au lieu d'écouter le récital, cuisinait.

Robert Craft nous a vues grandir et j'ai toujours été entichée de lui, obstinément, d'une façon exaspérante, ça datait de mes dix ans, environ. Il était si méchant, comment aurais-je pu résister ? Un jour, il a poussé une harpiste à s'enfuir, en larmes, d'une répétition. Une autre fois, ils venaient de rentrer du Japon, il m'a montré un livre d'architecture japonaise et c'est lui qui s'est mis à pleurer, tant c'était beau. Ça a eu raison de moi, les choses n'étaient plus de mon ressort. Les gens, jaloux, persiflaient sur son compte, mais moi je me disais : « Tout le monde le déteste sauf Stravinsky. » Et maintenant que je l'ai lu – c'est terrifiant, comme il écrit bien. Jeune homme, Robert Craft a été « adopté » par les Stravinsky, il est venu chez nous répéter Corelli, et pour la première fois j'ai trouvé la musique belle. Et il était si méchant que la harpiste fuyant en larmes de Royce Hall n'a accepté de revenir qu'à l'arrivée du minuscule Stravinsky emmitouflé dans ses écharpes en laine à carreaux.

Vera Stravinsky est la personne la plus naturellement aristocratique au monde. D'aussi loin que je me souvienne, d'aussi

loin que les enfants ont observé les adultes et les ont tous trouvés bidon et flippants, Vera a toujours échappé à ce jugement, car Vera est Vera, et son génie de l'innocence est si charmant, si sexy et foncièrement vivant qu'il faut l'avoir connue, l'avoir entendue rire, avoir vu ses chambres pleines de fleurs et ses capes de satin violet confectionnées à Rome et doublées de taffetas irisé pour savoir qu'une telle chose est possible, que Tout est Possible et qu'une femme faite de la soie la plus fine est aussi la plus solide, la plus résistante. J'ai attendu qu'elle soit là pour goûter au caviar, je savais qu'autrement, tout ça me passerait bien au-dessus de la tête.

Stravinsky, quant à lui, était Stravinsky.

Il était tout petit, joyeux et génial, et il buvait. Il me glissait des verres de scotch sous la table basse quand ma mère avait le dos tourné ; j'avais 13 ans. À mon 16e anniversaire, j'ai porté du blanc (du blanc très échancré, ça va sans dire), décolleté dans lequel il a glissé des pétales de rose à l'insu de ma mère.

La ville de Los Angeles étant ce qu'elle est, son orchestre philharmonique n'a jamais rien joué de plus récent que Brahms, sauf la fois où ils ont laissé Stravinsky diriger l'une de ses propres compositions et où mon père m'a emmenée l'écouter. Je devais avoir dans les 3 ans. Nous étions au poulailler, sous les combles, sans ma mère, et mon père m'a dit : « Tu vois le petit monsieur tout en bas ?

– Oui oui.

– C'est Stravinsky. »

Vu que tout le monde semblait dépendre de cet homoncule, point de convergence de l'assemblée, j'en ai conçu l'idée que Stravinsky était plus grand que tout, ou presque, même s'il était tout petit.

Une année, à Noël, ma sœur et moi lui avons offert une ferme à fourmis ; hélas, nous dit-il, elles sont toutes mortes. Il collectionnait les insectes sous verre, tous très beaux.

Ils avaient des Picasso partout dans la maison.

Mon père a rencontré Stravinsky vers le début de l'aventure américaine de ce dernier, et il l'a aidé pour les archets et autres questions de violon/viole qui peuvent se poser pour un compositeur. Il a aussi été violoniste sur *L'Histoire du Soldat*, et c'était la première fois que j'entendais une musique pareille. J'avais 5 ans.

Ils l'ont jouée au festival d'Ojai et Stravinsky a dirigé la générale (Edward Rebner, lui, se chargea de la première). Moi, j'ai vu les deux. Victor Burton, le batteur de Red Nichols 5 Pennies, était aux percussions. C'était la première fois que j'entendais parler du diable (c'est l'histoire d'un type qui lui vend son âme en échange de la princesse, de la fortune). J'en ai fait des cauchemars durant des années, le diable bondissait, comme monté sur ressort, derrière le lit de la princesse. Un bond de TROIS MÈTRES, des cornes, une queue toute noire. Mon père m'a dit que celle-ci était en vrai une longue langue, dans une bouche qui se trouvait à la place du cul, parce que le costumier était un plaisantin. Mais ce n'est pas ça qui m'a donné des cauchemars. C'était les TROIS MÈTRES.

L'Histoire du Soldat, encore aujourd'hui, me met dans tous mes états, à la mode russe, et m'évoque le diable.

On nous emmenait toujours aux répétitions quand on était petites et c'est sans doute pour ça que je les préfère aux concerts. Écouter un groupe de gens s'escrimer à n'en plus finir pour atteindre la perfection, et enfin y parvenir, cela possède une tension dramatique qui fait défaut en concert, quand ils sont tirés à quatre épingles. Les chefs d'orchestre ont chacun leur style quand il s'agit d'atteindre la perfection. Robert Craft fait pleurer